

« Ersi Sotiropoulos entre spleen et idéal », Florence Noiville, [Le Monde](#), 15 septembre 2016

Trois jours de Constantin Cavafy à Paris en 1897. Dans «Ce qui reste de la nuit», l'écrivaine athénienne accorde son humeur à celle du poète grec.

Ce qui reste de la nuit (Ti ménei apo ti nychta), d'Ersi Sotiropoulos, traduit du grec par Gilles Decorvet, Stock, « La cosmopolite », 296 p., 21 €.

« *Si tu ne peux façonner ta vie comme tu le voudrais, tâche du moins de ne la point avilir par trop de contacts avec le monde, par trop de gesticulations et de paroles. Ne la galvaude pas en la traînant de droite et de gauche, en l'exposant à la sottise journalière des relations humaines et de la foule, de peur qu'elle ne se transforme ainsi en une étrangère importune.* » Ce poème s'appelle *Autant que possible*. On l'a choisi au hasard dans le recueil traduit par Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras (Gallimard, « Poésie », 1958). S'il vous dit quelque chose, c'est que vous faites partie des chanceux qui connaissent déjà le timbre inimitable de Constantin Cavafy (ou Cavafis, 1863-1933). Sinon, vous faites aussi partie des chanceux, qui vont découvrir... pas seulement un grand poète grec, mais l'une des voix les plus profondes et sensuelles de la littérature européenne.

Et pourquoi ne pas la faire aujourd'hui, cette découverte, grâce au splendide roman d'Ersi Sotiropoulos ? Dans *Ce qui reste de la nuit*, l'écrivaine athénienne – que l'on connaît et apprécie en France depuis une douzaine d'années, pour *Zigzags dans les orangiers* (Maurice Nadeau, 2003), *Dompter la bête* (Quidam, 2011) et *Eva* (Stock, 2015) – consacre des pages limpides et passionnantes à l'auteur d'*En attendant les barbares* (Gallimard, 2003). Ce qui l'intéresse, ce n'est ni la jeunesse de Cavafy dans sa chère ville d'Alexandrie (où il est né et où il mourra), ni ses exils en Grande-Bretagne ou à Constantinople, mais seulement trois jours dans la vie du poète. Trois jours qu'il passe à Paris avec son frère aîné, John, en juin 1897. C'est sur fond de ce Paris fin de siècle – celui de l'affaire Dreyfus – que se découpe ici sa frêle silhouette. A vrai dire, celui que l'on « voit » le mieux, tout d'abord, c'est John, alors considéré comme « le » poète de la famille. Derrière lui, Constantin s'efforce d'exister, de se « nourrir » – il va voir la *Victoire de Samothrace* au Louvre ! –, d'approcher des gens influents, de continuer à créer malgré les accès de doute et le désintérêt général. Il a 33 ans et voudrait tant ne pas dilapider son capital de talent. Que sa vie ne se transforme pas en une « *étrangère importune* ».

Fluide et musicale, la prose d'Ersi Sotiropoulos dit cela à merveille. Cette détresse-là. Cette tension entre spleen et idéal. Quand on sent, quand on « sait » qu'on a « quelque chose ». Un don ? Quelque chose qui veut s'exprimer, mais que tout conspire à brider. A étouffer. La timidité, une enfance humiliée, marquée par la faillite familiale, une homosexualité mal assumée, les tourments inguérissables de la chair et l'appel de « *l'adorée volupté* ». Ou encore une mère tyrannique, l'ombre du frère ou celle, plus écrasante encore, des pairs inégalables – le grand Baudelaire et ses « *femmes damnées* » en particulier.

Cette exigence implacable

« *Quelque chose en lui se cabre* », écrit l'auteure. A cet égard, le roman de Sotiropoulos est un champ de bataille. Celle que livre Cavafy contre lui-même. D'un côté, une armée d'incertitudes, le rouleau compresseur du découragement. De l'autre, le besoin de réessayer, de recommencer toujours, et cette exigence implacable, impossible à satisfaire. C'est fou ce que Cavafy aura jeté, déchiré, brûlé, détruit. A peu près autant de poèmes que Chaïm Soutine de toiles – on pense à ce peintre à cause du roman de Ralph Dutli, *Le Dernier Voyage de Soutine* (Le Bruit du temps, lire « *Le Monde de livres* » du 26 août) qui, en cette rentrée, s'intéresse lui aussi aux mécanismes obsessionnels et déchirants du processus créatif. C'est fou qu'on puisse ainsi passer une vie, une vie d'homme tout entière, à chercher un mot juste, une couleur juste...

On peut lire le très beau livre d'Ersi Sotiropoulos comme le récit de trois jours-clés dans la vie de Constantin Cavafy. On peut le lire comme une introduction passionnante à son œuvre – loin, si loin des « *gesticulations* » et des vaines paroles. Mais on peut aussi l'appréhender à une autre altitude, plus métaphorique. Celle d'une réflexion sur l'Art. Comment naît-il ? D'où jaillit-il ? A la fin de ces trois jours, il se produit un déclic – on ne dira pas lequel. Une force mystérieuse dit au poète : « Lève-toi et marche. » Et cette fois-là, ça « marche » en effet. Sur Cavafy comme sur le lecteur. On a bu aux sources de l'Inspiration. On a assisté à la naissance d'un artiste. Les talents conjugués d'Ersi Sotiropoulos – qui est à la fois romancière **et** poète elle-même – font de ces trois jours, comme de ces 300 pages, une exaltante invitation au voyage. Une épopée intime et intemporelle.

Signalons, de la même auteure, la parution en poche d'*Eva*, traduit par Marie-Madeleine Rigopoulos, Livre de poche, 192 p., 6,30 €.